Zeitschrift: Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique

Herausgeber: Société fribourgeoise d'éducation

Band: 57 (1928)

Heft: 2

Artikel: La Corse : description et souvenirs

Autor: Jaquet

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-1039037

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 14.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

3° *Réponse à la lettre précédente.*

CHER AMI,

C'est avec douleur que j'apprends la nouvelle de ton prochain départ. Cependant, je suis loin de désapprouver ta détermination. Tu penses à ton avenir et à celui de tes parents. Cela ne peut manquer de te porter bonheur.

Sais-tu que je suis sérieusement décidé à suivre ton exemple. J'ai les mêmes motifs que toi d'apprendre un métier. Les goûts des amis se ressemblent. Ce soir, je vais demander à mes parents d'entrer avec toi en apprentissage. Je suis persuadé qu'ils y consentiront volontiers.

Nous serons dans le même atelier. Quelle réjouissante perspective ! Nous partagerons nos joies et nos peines. Notre entrée dans la vie sera ainsi moins pénible.

Que Dieu nous éclaire et nous soutienne dans notre sacrifice !

A bientôt donc, cher ami.

4° *Pour être heureux en ville.* — Je suis citadin, et je resterai, sans doute, citadin. On peut aussi vivre heureux et tranquille en ville.

A 16 ans, j'apprendrai un métier. Je ferai ensuite mon tour de France, afin de ne point être un gâte-métier. Aujourd'hui, il faut être brillant artisan pour réussir. Je mettrai tout mon cœur au travail. Le soir, quand je serai rentré de l'atelier, je resterai au foyer. De temps à autre, je me payerai, avec ma famille, un séjour à la campagne ou une promenade à l'étranger.

Je m'abonnerai à des journaux sérieux, je suivrai des conférences et je ne serai jamais ainsi un arriéré. Je mettrai à la banque le fruit de mes économies en prévision des vieux jours. On doit réussir, par le travail et par l'économie.

SUDAN et PAULI.

LA CORSE

DESCRIPTION ET SOUVENIRS

Conférence donnée par M. le Dr Jaquet
à la Société fribourgeoise des Sciences naturelles, le 18 février 1926

L'île de Corse, que les Grecs appelaient Kyrnos et les Romains Corsica, a la forme d'une ellipse irrégulière dont le grand axe, 183 kilomètres, va du Nord au Sud ; sa plus grande largeur est de 83,5 kilomètres et son pourtour de 490 kilomètres. Elle se trouve à 160 kilomètres des côtes de France, à 82 kilomètres de l'Italie et à 450 kilomètres de l'Espagne. C'est la plus grande île de la Méditerranée après la Sicile et la Sardaigne. Sa superficie est de 8,770 kilomètres carrés, 211 kilomètres carrés de plus que les cantons de Berne et Fribourg réunis.

Au point de vue pittoresque, aucune de ces îles ne peut lui être comparée. Avec ses montagnes escarpées, ses fiers sommets, ses immenses forêts de pins, ses bois de chênes, d'oliviers et de châtaigniers, ses mystérieux maquis et ses défilés abrupts ; avec les baies et les fiords de ses côtes, la grâce molle de ses vallées, la douceur de ses plages qui rappellent la Grèce, la Corse concentre la rudesse des paysages de montagnes et le charme des paysages maritimes. Ce contraste saisissant imprime à ce pays un caractère unique.

La région de haut relief est formée de gneiss et de roches éruptives anciennes et ne comporte que par exception des lambeaux sédimentaires très réduits : calcaires de Saint-Florent, de Caporalino, de Bonifacio. Elle représente un débris d'une presqu'île méridionale de l'ancien continent hercynien dont la dislocation remonte à la fin des temps primaires. Antérieurement à cette dislocation, la Corse était donc rattachée au continent et l'on prétend non sans raison que la soudure avait lieu à l'Estérel. Il est bien probable qu'elle était également reliée à l'Italie et que les nombreuses petites îles de l'archipel toscan ne sont que les sommets de montagnes d'une vaste terre immergée par le même phénomène d'affaissement.

De la haute mer, deux heures environ avant d'atteindre le rivage de la Corse, on aperçoit bien haut, au-dessus de l'horizon, les lignes longtemps indécises des sommets des hautes montagnes de l'intérieur couvertes de neige jusque vers la fin de juillet. Mais à mesure que l'on approche de la côte se dessinent de plus en plus nettes d'immenses taches de verdure qui couvrent des versants entiers et descendent par places jusqu'à la mer. Ce sont les maquis, mélange inextricable de diverses essences buissonnantes : cistes, calycotomes, arbousiers, bruyères, myrtes, etc., formant sur de vastes étendues des fourrés presque impénétrables.

Plus haut, au-dessus des vastes forêts, au pied des parois et des pics dénudés des basaltes et des porphyres et leur servant en quelque sorte de ceinture, la vernaie, formée de l'*Alnus suaveolens*, sorte d'aulne vert, sous-espèce de notre *Alnus viridis*, couvre de vastes espaces. En plusieurs endroits, il se mêle au Vinettier de l'Etna et forme une association mixte.

La flore de la Corse est d'une grande richesse. Elle se lie à celle de la Ligurie, de la Toscane, de la Provence, de la Sicile et de l'Orient. Mais elle possède, en outre, un bon nombre de plantes endémiques qui lui sont spéciales et qu'on ne trouve nulle part ailleurs.

L'une des plus intéressantes est l'*Helichrysum frigidum*, espèce d'immortelle touffue et gazonnante, de la teinte de l'edelweiss, portant, au bout de nombreuses tiges très courtes et garnies de petites feuilles serrées, des capitules qui, au lieu d'être entourés de lanières étalées en étoile comme chez l'edelweiss, sont garnis d'écailles dressées, scarieuses et d'un blanc de lait. Cette plante curieuse tapisse les parois, garnit les fissures des rochers qui, à distance, paraissent comme saupoudrés de neige fraîche. Une autre, *Ruta corsica* qui, avec *Genista aspalathoides*, *Astragalus syrinicus*, *Berberis aetnensis*, *Daphne glandulosa*, *Anthyllis Hermanniæ*, constitue l'association des pentes écorchées, est un des types les plus bizarres. N'étaient les organes floraux, on ne soupçonnerait jamais une espèce de Rue dans ce buisson échevelé dont les rameaux dégingandés s'élèvent gauchement en l'air comme des bras décharnés.

La faune de la Corse est également très intéressante. Elle est exempte de loups et de reptiles venimeux et comprend tout le gibier du continent français, italien et espagnol. L'ours a disparu de la Corse au XVIme siècle.

Des observations de M. Ferton sur les hyménoptères de la Corse et de M. Vodoz sur les coléoptères, la faune entomologique de l'île ne comprend pas d'insectes alpins et est représentée, au contraire, par des espèces de l'Afrique du Nord qui manquent en Provence et en Toscane et qui seraient les restes d'une faune antérieure à l'époque glaciaire.

Pour ce qui nous concerne, nous avons fait six voyages botaniques en Corse, comportant des séjours variant de huit à vingt jours dans l'île, sans compter une tentative téméraire en 1915 qui n'eut qu'un résultat insignifiant. La guerre

battait son plein et les insulaires montraient des dispositions si hostiles envers tout étranger que nous jugeâmes prudent de nous rembarquer.

Au cours de ces divers voyages, nous avons exploré la Balagne, les environs de Bastia et la région du Cap, l'arrondissement de Corté et notamment le district intérieur du Niolo dans le centre, Ajaccio et la vallée du Gravone, Bonifacio, Porto et une partie de la côte orientale. Quatre des principaux massifs furent escaladés : le Monte d'Oro, 2,391 m., le Monte Rotondo, 2,625 m., le Monte Cinto, 2,710 m., point le plus élevé de la Corse, et le Monte Stello, l'un des plus hauts sommets de la région du Cap.

Qu'on ne se hâte pas de conclure que l'ascension de ces sommités, vu leur modeste altitude, doive être chose aisée. Et d'abord, ces noms ne désignent pas des sommités isolées, mais des chaînes entières dont la structure est terriblement compliquée, projetant des ramifications et des épaulements dans toutes les directions. On ne saurait s'y aventurer sans réquisitionner guide et mulet, vivres et couvertures. Il faut partir de bonne heure la veille pour gagner une bergerie où l'on devra passer la nuit. Et quel refuge que cette bergerie ! Un enclos de pierres avec pour lit quelques branches de bruyère et pour plafond le ciel étoilé. C'est égal, on en prend son parti. Les bergers corses sont gais, accueillants et serviables, et c'est reconnaissant, réconforté et dispos qu'on les quitte avant l'aurore pour gagner les hautes altitudes. Souvent, l'un d'eux se joint à la caravane qu'il égaye de ses chants continuels. C'est étonnant de le voir courir pieds nus parmi les spinelles et les cailloux tranchants sans en être incommodé.

Le résultat de tous ces voyages en est qu'à l'exception d'une douzaine d'espèces et variétés, toute la flore vasculaire de la Corse est en notre possession. La plupart de celles qui nous manquent sont cantonnées dans les parages de l'Incudine (l'Enclume) et du Monte-Renoso, vers lesquels nous nous proposons de diriger un prochain et, probablement, dernier voyage en Corse.

Après cinq années d'explorations dans les Alpes maritimes et le littoral français et italien de la Méditerranée, je fus pris d'un irrésistible désir de visiter cette île enchantée. A cette époque (c'était en 1908), il ne s'agissait nullement de rattacher cette terre à mon domaine d'exploration pour l'étudier à fond. J'aurais traité d'insensé qui me l'eût proposé, de chimérique une telle conception. Aujourd'hui les choses n'en sont plus là, puisque, comme je viens de le dire, j'en arrive à pouvoir compter sur mes doigts les plantes qu'il me reste à chercher en Corse. Mais au départ pour le premier voyage, mon seul désir était de voir cette île célèbre, de visiter une partie de son Littoral et de faire l'ascension d'une sommité quelconque, d'y faire, comme on dit, une croisière, une « enlevée », au hasard de la fortune.

Et, certes, si la tentation était forte, ce n'était pas sans raison. Je connaissais d'avance par la littérature les merveilles de la végétation de cette belle terre. Je m'y sentais attiré par la certitude d'y faire une abondante moisson. C'était bien là la principale raison, mais ce n'était pas la seule ; le point de vue pittoresque avait aussi sa part dans l'attraction que la Corse exerçait sur mon imagination. Surgissant des flots bleus de la Méditerranée ainsi qu'une corbeille éblouissante de verdure et enivrante de parfums, la Corse dresse majestueusement vers le ciel le massif altier de ses monts casqués de neige. On a dit qu'elle est la plus belle île du monde. C'est au moins certainement la plus admirable de ce bassin méditerranéen qui, pourtant, sertit d'émeraude tant d'admirables joyaux.

Les Grecs, jadis, la surnommèrent « Kalliste », la très belle. Mais la nature seule l'a embellie. Les hommes n'y exercèrent que des ravages. Le génie des conquérants n'y laissa aucune trace d'art. Envahisseurs romains, goths, arabes,

gênois ou pisans ne survivent que par les pierres frustes des citadelles et des tours farouches perchées sur les rochers ou échelonnées le long de ses rivages.

Que dire de l'infinie variété de ses climats et de sa flore ? En quittant à l'aube Ajaccio, Bastia, Calvi ou Corté, on peut, dans la même journée, contempler la flore africaine, la flore provençale, la flore tempérée et la flore nivale. On peut respirer, le matin, sous les orangers en fleurs, parmi les cactus et les eucalyptus et, grâce au chemin de fer, déjeuner au milieu du jour, au seuil du froid, à la lisière des neiges fondantes. On peut aspirer l'arome pénétrant des maquis, frissonner dans les gorges sauvages, s'enfoncer sous le dôme des forêts presque inviolées, traverser les torrents rageurs, gravir les sommets abrupts pour revenir, le soir, respirer la brise de la mer, sur le quai du port, à la clarté de la lune et écouter le clapotis du flot grondant du golfe qui frange d'écume phosphorescente les blocs granitiques du rivage. Telle est l'impression que vous emporterez d'Ajaccio, Ajaccio la Blanche, dont la situation sur son golfe merveilleux a été comparée à celle de Naples. Si préparé que l'on soit à l'admiration, la réalité surpasse l'attente. Du premier coup d'œil, l'âme est prise, et le temps, les retours, ne font que confirmer cette première impression. La baie, les îles, les rivages, les collines forment un panorama féerique qui varie avec les heures du jour, la lumière, l'air, les vents, le ciel sans cesser d'être intéressant, de sorte que ce tableau, toujours le même, paraît toujours nouveau.

Au cours de mon premier voyage en 1908, une bien agréable surprise m'était réservée. J'étais parti de l'Ile-Rousse par le premier train du matin pour me rendre à Vizzavona, centre le plus favorable pour les ascensions de montagnes. Arrivé en gare de Ponte alla Leccia, mon train stoppa pour livrer passage au train venant d'Ajaccio en sens inverse à destination de Bastia. De mon wagon, j'examinais la foule disparate stationnant sur le quai. Un homme de haute taille, en costume de touriste, pipe à la bouche, grosse canne ferrée à la main et sac au dos attirait tout particulièrement mon attention. Quel beau type corse ! me disais-je ; sans doute, c'est un fervent alpiniste ; admirons donc ce beau type corse puisque nous en avons le temps ; quelle vigueur dans ces membres ! quelle énergie dans ce regard ! Tout à coup, nos yeux vinrent à se rencontrer... « Bonjour, M. Jaquet, où allez-vous comme ça ? » Je restai bouche ouverte, abasourdi par cette interpellation si peu attendue... — Comment ? vous me connaissez ; et depuis quand ? c'est la première fois que je viens en Corse. — « Mais oui, répondit-il ; j'ai fait votre connaissance à Fribourg, l'année dernière, à la réunion de la Société des sciences naturelles. » — Et le beau type corse se trouvait être un type suisse ! C'était M. Briquet, de Genève, à son retour d'un voyage. Il allait s'embarquer à Bastia pour rentrer au pays. — « Alors, me dit-il, depuis quand êtes-vous en Corse ? et où allez-vous maintenant ? — Eh bien ! fis-je ; voilà cinq jours que j'explore la Balagne ; là-bas il fait si chaud ; la saison est trop avancée ; tout est sec ; le gros de la végétation a passé ; je monte à Vizzavona pour faire une ascension ; quelle sommité me conseillez-vous ? — Faites le Monte d'Oro, me dit-il ; c'est là que vous trouverez le plus. J'ai fait cette montagne voilà deux ans et j'en suis revenu ravi. Vous trouverez à Vizzavona le guide Grimaldi que je vous recommande. Bon voyage ! »

Son train était là ; il y monta ; le mien reprit sa marche vers les hauteurs, tandis que l'autre emmenait mon éminent compatriote vers le port de Bastia.

Vizzavona est un hameau de la commune de Vivario, perdu au milieu de la grande forêt du même nom et la principale station d'été de la Corse. C'est entre le Monte d'Oro et le Monte Renoso, au col de Vizzavona, à l'altitude de 1,100 mètres que la route et le chemin de fer d'Ajaccio à Bastia passent, celui-ci

par un tunnel de faîte de 4 kilomètres, du versant occidental au versant oriental.

Arrivé dans la soirée à Vizzavona, je m'installai dans un modeste restaurant assez confortable, tenu par une dame Vesperini qui, sur ma demande, envoya chercher immédiatement le guide Grimaldi. Bientôt, je vis arriver une sorte de colosse paraissant friser la soixantaine, mais ayant encore la tenue et la vigueur du jeune âge. Au premier coup d'œil, je vis que c'était là l'homme qu'il me fallait. Je lui proposai de m'accompagner au Monte d'Oro. Il hésita d'abord en objectant son âge, les difficultés et la longueur de la course. Je vis qu'il prenait l'affaire au sérieux. Pas d'empressement intempestif, ni de fanfaronnade et la confiance qu'il m'inspirait n'en était que plus complète. Ayant enfin obtenu son consentement, je souscrivis à ses conditions et le départ fut fixé au surlendemain.

Ce me fut, en effet, un précieux auxiliaire, ce guide Grimaldi, et la confiance qu'il m'avait inspirée s'affirmait davantage à mesure que nous avancions. Rompu à la fatigue, d'une audace peu commune, faisant le métier de guide depuis sa jeunesse, il connaissait tous les secrets de sa montagne. Bien des fois, il avait accompagné là-haut des botanistes italiens, français, anglais, suisses. Il avait été témoin des manifestations de joie auxquelles ils se livraient en certains endroits en mettant la main sur une plante nouvelle. Il avait appris à connaître les plantes dont la découverte avait provoqué ces manifestations et il ne manquait pas de me conduire sur la station. Il grimpait lui-même aux endroits difficiles pour me cueillir une plante que je ne pouvais que difficilement atteindre. Si la paroi défiait toute tentative d'escalade, il se baissait, m'invitait à monter et à me tenir debout sur ses robustes épaules, puis, se redressant lentement pendant que je me tenais des mains au rocher, il m'élevait à la hauteur suffisante. Si ce manège ne suffisait pas, il appuyait ses bras dressés contre le roc et me faisait me poser debout sur ses mains ouvertes. Je frémis encore au souvenir de la façon dont il me hissa au sommet définitif par une cheminée verticale de 50 à 60 mètres.

Nous fûmes bien dédommagés de ce suprême effort. De l'étroite plate-forme de cette espèce de coupole, le panorama qui se déroule aux regards défie toute description. On y saisit le relief presque entier de la Corse, le labyrinthe des vallées, l'enchevêtrement inimaginable des chaînes et des sommets innombrables qui forment l'ossature de l'île avec la mer à nos pieds, visible presque tout autour, lui faisant comme une ceinture d'émeraude. Tandis qu'au loin vers le sud, par delà le détroit de Bonifacio qu'on ne peut apercevoir, la Sardaigne se perdait dans la brume comme un simple prolongement de la Corse, vers le nord se dressaient devant nous dans le ciel azuré les lourdes masses du Cinto et du Rotondo encore zébrés des larges rubans d'une neige éblouissante.

(A suivre.) Dr JAQUET.

SOCIÉTÉ DES INSTITUTRICES

Réunions mensuelles : *A Fribourg :* la réunion, qui avait été annoncée pour le 19, est remise au *jeudi 26 janvier,* à 2 h. ¼, à la Villa Miséricorde.

A Romont : Jeudi 26 janvier, à 2 h. ¼, à l'Ecole ménagère.

Nous pensons être agréables à nos chères collègues en organisant une petite séance récréative pour les réunions de *février :* thé, loto. Les participantes voudront bien nous réserver quelques modestes lots et préparer quelques productions : chants, monologues, etc.